

Les blessures blanches

Tout ce qu'il y a en nous de sanglant et de romanesque, l'écorchure nous le révèle dès l'enfance parce qu'elle est forte en peur. Un écorché ne crâne pas. Même s'il a d'abord crié, il est soudain devenu silencieux. A présent, il se tient le coude ou le genou, il l'attire contre son cœur, sans ménagement, fâché de sa brusque volte-face, surpris d'avoir cessé son tapage, qui promettait pourtant, pour mieux regarder en lui-même.

La langue sèche de soif et de curiosité, il pense à des citrons, des groseilles mi-mûres, à des consolations acides, fraîches, vertes. S'il ne parvient pas à s'arracher au spectacle de son propre sang, c'est qu'il en a soif pour la première fois. Les lèvres lui brûlent, sa gorge est malade, il sait qu'il ne pourra pas tirer vanité du sceau et du ruban rouges qui lui coulent maintenant sur le mollet ou sur l'avant-bras parce qu'il a pénétré dans ce lieu étranger qu'il habite seul, qu'il prenait pour un abri, et qui n'en est pas un. *Il y a des blessures blanches. Elles vous arrivent on ne sait quand. C'est un trou, qui vous vient dedans, et qui grandit invisiblement : le creux du creux, en quelque sorte.*

De sa propre anatomie, la peur donne toujours à l'enfant une confuse mais universelle culture. Ce qu'il sait, au fond de lui, c'est que les portes de son enfer viennent de s'entrouvrir. Il a vu le spectacle comique et effrayant de son intérieur.

Chaque écorchure suivante est la confirmation de cette vision, toujours plus profonde et plus ample, d'un cadavre préparé en salle de dissection, couché sur le dos, avec une fenêtre rectangulaire ménagée à travers les muscles épais de l'abdomen, et d'autres interstices, longs et minces, découpés entre chaque tendon pour que la tête des os soit plus ronde et plus accessible.

L'écorchure n'est pas le désagrément nécessaire des promenades en vélo et des sauts dans les ronces ou dans les fourrés, elle est *la plaie où se perd / ce que tu je nous connais*. Elle est une fenêtre soudain en soi, le petit trou en forme d'étoile par lequel passent pour la première fois les rayons du soleil. Alors l'ombre au-dedans est un cône qui grandit : *la vie rentre / le soleil va pourrir / ailleurs / la fleur noire entrouvre sa caverne*.

L'enfant Bernard reçoit ainsi du monde sa première leçon d'anatomie. Ajoutons qu'il est né, en 1930, dans l'Aveyron, pays des peaux, des cuirs et des couteaux.

La deuxième leçon est donnée à l'écolier Noël par l'usage du cahier. Anatomiser, c'est mettre à nu, amener au jour, comme toute exploration qui analyse partie par partie, décompose et expose. L'anatomie du mot *cahier* conduit au latin *quaterni*, par quatre. Le cahier était un groupe de quatre

soldats, un carré, une feuille pliée en quatre pages. Un cahier est un carrefour dans une infinité de plis. Un cahier est donc ce qui coupe en quatre, c'est-à-dire ce qui écarte, écartèle, équarrit : *à vif enfin / l'énigme est un creux / où les mots se ravivent...*

Rien d'étonnant donc à ce que Bernard Noël, le poète, ait eu le souhait d'accorder dans son œuvre ces deux disciplines hautement humaines que sont la poésie et une certaine forme d'anatomie. Certes, il ne s'y prend pas à la manière du bon boucher. L'humain s'appréhende autrement qu'en le perforant, en le débitant, en le saignant. Noël a consommé la rupture épistémologique qui ouvre à cette nouvelle constatation : la peau est cet intervalle subtil, ce bâillement, ce feuilleté du sens qui permettent de percevoir et de déguster la distance au monde extérieur et à l'autre.

En effet, à l'interface entre ces entités distinctes que sont l'homme et le monde — donc à cette conjonction de législations particulières qu'on appelle communément la peau — se produisent les effets qui s'écartent des lois jusque-là adoptées par une certaine littérature. Noël a poussé les portes de feutre de la peau humaine et découvert en nous ces organes po(i)étiques, grâce auxquels l'homme et le monde se mélangent et se combinent, intriqués, indissociables dans le feuilleté de l'épithélium. Ainsi la langue du poète fuse-t-elle depuis l'étoffe même du monde.

La main du regard

Dans un court texte dédié à Jacques Vimard, la page de Noël rosit. D'une pudeur ? Pour Pierre Fédida, la pudeur était l'événement corporel du secret. Ce très court texte, qui fonctionne en effet comme un véritable *événement corporel*, s'intitule *la Légende du rose*. *Le rose pourtant n'est pas une couleur* et la couleur n'est pas une pure qualité de la surface. Elle est déjà dans les corps. *C'est l'échauffement du regard à l'instant / où il voudrait devenir le toucher tout entier*. La peau se livre, dans l'incarnat, à un fantasme de la peau. Dans l'œuvre de Noël soudain un trouble, un miroitement, une tache. Cette tresse de blanc et de sang, cet entre-deux entre surface et profondeur se révélait à la fois acte et passage : une animation intérieure. *Rose est peut-être le nom de cette évasion / de ce glissement qui s'effeuille en caresse / et soudain rosit de se voir agissant*. Si j'étais Buffon, je daterais de *La Légende du rose* l'apparition de la vie dans l'œuvre de Bernard Noël.

Et, naturellement, il y a beaucoup de caresses et d'amour dans sa poésie, des êtres inséparables de son écriture, avec qui l'amour n'est pas seulement *presse-corps*, bon à vous coller une *blessure blette et bleue*, mais volonté profonde de *jouir de la peau et du cœur*.

Voilà où l'amour va se confondre, chez Noël, avec le sujet épithélial. Le poète ne regarde pas la nudité (*douce opacité du corps*), il ne regarde pas la peau de la femme qu'il désire, mais il la touche, il l'écrit, il la dit, elle est *orale*, mais d'un langage autre, qui ne vient pas de la *glotte à glou*, de la *gorge pleine de plumes*. Il ne veut pas non plus jouir du seul regard. Au contraire, il se comporte en aveugle. Il a cet *œil haptique* dont parlait Deleuze. La pulpe de ses doigts est voyante. Il n'observe pas, il n'ausculte pas, mais il palpe. Son exploration du monde et de l'autre est avant tout palpatoire. Qu'on relève un jour chez Noël le nombre d'occurrences de la main, de la peau... Une œuvre littéraire, comme un amour, comme un tableau, est un système coloré que travaille *la main de l'œil*, chère à Valéry. *Mais voici la main du regard et non plus la copieuse des choses...* dit à son tour Noël.

Si la reconstruction du monde par l'écriture requiert impérativement, pour Bernard Noël, la présence de l'autre, c'est que cette présence émerge, dans l'expérience même, d'un geste proche de l'écriture : l'effleurement, le toucher, la caresse. Dans son tracé, l'écriture à la plume (ou au pinceau) réassume un peu de cette épiphanie si intimement éprouvée au cœur des choses : l'autre tactile, son corps répondant sous la main, le papier étalé comme une peau sous le talon sensible de la main. Le désir de cet attouchement — métonymique dans son essence, puisque tout ce que je touche devient autre par ce seul fait — est si puissant, si général, qu'il habite encore le regard, doué du pouvoir de palper à distance. La jouissance se déporte d'un centre impossible vers la périphérie de l'être. Sur l'étendue souple de la peau se concentre tout le bonheur possible. Le corps tout entier est érogène. L'œuvre tout entière jouit.

En philosophe et en amant, Noël rappelle que la peau articule le dedans et le dehors. En ce seul territoire se représente la continuité du corps interne, du corps externe et du corps autre. La peau est donc au sens propre le lieu d'un transfert, sur le plan psychique comme sur le plan du sens.

La peau est un admirable organe étendu, mince et subtil, et le seul qui puisse, pour ainsi dire, jouir de son organe jumeau : d'autres peaux, d'un grain égal ou différent, d'une tactilité, d'un dépoli sensible... Le regard seul a cet immédiat dans la réponse..., mais voir est si différent d'être vu ; cependant que toucher est le même geste qu'être touché... Et cependant les poètes et grands imaginaires, si féconds en échanges d'âmes à travers les prunelles, à travers des mots et la voix, à travers des moments spasmodiques si grossièrement réglés par la physiologie, — les poètes ont peu chanté l'immédiat et le charme et la jouissance de la peau, écrivait Victor Segalen, dans Equipée.

Noël est clairement ce poète que Segalen appelait de ses vœux.